

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Beauville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. Cambriolage sentimental. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Histoire de Revenant. Le bon vieux. La Mode. 7me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. La maison qui pousse.

Les Funérailles du général Lee.

Les funérailles du général Stephen D. Lee, le commandant en chef des Vétérans Confédérés Unis, mort jeudi matin à Vicksburg, ont eu lieu hier à Columbus, Mississippi, sa ville natale. Elles ont été en tout point dignes de héros qui s'illustra dans la guerre et, la cause pour laquelle il avait si vaillamment lutté étant perdue, consacra son génie au relèvement de son pays, de ce Sud qui l'avait vu naître, qu'il aimait dans le malheur plus ardemment encore que dans la prospérité. Le général Lee a vécu assez longtemps pour assister à la réalisation de ses vœux les plus chers; il a pu voir tous les États de la Confédération au sein desquels la guerre avait semé la ruine et la désolation renaitre plus vivaces que jamais, travailler avec courage au relèvement de la communauté, reprendre une large place dans l'Union nationale, sous l'égide d'hommes de son caractère et de sa trempe. La vision du résultat obtenu a rendu la mort douce au vieux soldat, et c'est en remerciement de la Providence de sa protection, avec des paroles d'encouragement pour ses concitoyens qu'il est entré dans l'éternité. C'est une belle vie qui s'est écoulée, une vie dont le Sud pourra à jamais s'enorgueillir, qui servira d'exemple aux générations futures. Toutes les villes du Sud ont voulu rendre hommage au caractère, au talent, au patriotisme de l'illustre soldat. Vicksburg, où il est mort, lui a rendu les plus grands honneurs au moment où le cercueil contenant ses restes glorieux est parti pour Columbus. A Jackson, la population entière s'est assemblée à la gare pour saluer une dernière fois la dépouille mortelle du grand soldat citoyen. A Meridian, des milliers de

personnes ont défilé devant le cercueil entouré de hauts officiers confédérés qui avaient combattu aux côtés du général Lee dans la grande guerre. La Nouvelle-Orléans a tenu aussi à rendre hommage comme il convenait à la mémoire du général Stephen D. Lee. Des délégations de toutes les organisations commémoratives ont assisté à un service funèbre célébré hier à quatre heures de l'après-midi, à l'heure même où, à Columbus, un immense cortège suivait le corps du défunt au champ du repos. Des résolutions exprimant les regrets que cause dans tout le Sud la disparition du général Lee avaient été adoptées à une réunion tenue à trois heures de l'après-midi. Les peuples s'honorent en rendant hommage à ceux qui, pendant leur vie, l'ont aimé et servi; et le Sud s'est particulièrement honoré hier en s'inclinant avec une touchante unanimité devant le cercueil d'un de ses fils les plus grands parmi ceux qui l'ont illustré. Et les générations futures, s'inspirant des nobles sentiments de ceux d'aujourd'hui, continueront dans la suite des temps à rendre hommage à la mémoire du général Stephen D. Lee.

LE Kohinoor l'Orloff.

Nombre de diamants ont ainsi des légendes tragiques. Le fameux Kohinoor, par exemple, la "montagne de lumière", passait pour aussi faeste que l'œil du basilic. Banville s'est fait l'écho de cette superstition: "Et si je vous disais: je veux le Kohinoor?" Elle jetait au vent sa tête fulgurante. Pareille à la toison des angéliques. Dont l'alle des steam-boats à la mer de Sorrente Emporte avec fierté les cargaisons de lys. "Chère âme, répondit le rêveur saurige, j'irais à pied, la nuit, tremblant sous mon manteau. Moi-même dérober le tallaman "dusé-je" "Ensuite dans le cœur m'enfoncer [un couteau." L'Orloff n'a pas une moins romanesque légende. Vers le commencement du dix-huitième siècle, un soldat français, en garnison à Pondichéry, apprend que dans un temple voisin, deux diamants magnifiques forment les yeux d'une statue du Bouddha. S'en emparer devient son rêve; il déserta, s'habilla, on plutôt se déshabilla en Hindou; petit, maigre, brun, il en avait assez de physique. Enfin il parvint à pénétrer le temple et à s'y cacher; et, par une nuit d'orage, il arracha un des yeux dont l'éclat fulgurant, depuis si longtemps, hantait ses rêves. Mais au moment où il allait arracher l'autre, une main mystérieuse le jeta à terre, tout froissé. Il s'enfuit, gagna les établissements anglais et vendit son diamant pour 2,000 livres (50,000 francs). La couronne de Russie devait payer l'Orloff trois millions, plus une rente viagère et des titres de noblesse. Suivant la règle du carré des poids, sa valeur serait d'une centaine de millions. C'est d'une aventure analogue que Wilkie Collins a tiré son joli roman de la "Pierre de Lune". Enchassée dans le front du dieu aux quatre mains qui est l'emblème de la lune, la gemme sa-

crée devait attirer les calamités les plus terribles sur le mortel assez audacieux pour y toucher. Ainsi l'avait prédit Wischnou, ainsi les brahmines l'avaient écrit, en lettres d'or, sur la porte de l'enclos sacré. Un officier de l'armée des Indes s'en empara, au sac de Seringapatam, et la transporta en Angleterre, où la Pierre de Lune causa des maux infinis dans une paisible famille. Puisque nous parlons de romans, comment ne pas rappeler deux œuvres charmantes de Stevenson sur des sujets analogues, le "Diamant du Rajah" et la "Noukhalah". Mais la plus célèbre des gemmes talismaniques est celle qui fulgurait à l'anneau de Salomon et dont l'éclat resplendit au fond de toutes les légendes arabes et persanes. La conquête de cet anneau représente, pour la chevalerie islamique, un cycle de légendes analogue à celui que la conquête du Graal inspira pour la chevalerie chrétienne.

La Pierre de Lune.

Toutes ces légendes fantastiques ne sont pas orientales. Il y avait dans la maison de Salm une bague avec une pierre bleue, laquelle était entrée dans cette maison comme dot d'une demoiselle d'Angeweller. Un certain comte d'Angeweller l'avait reçue d'une fée dont il était amoureux, à l'époque charmante où les fées se montraient encore aux hommes. Cette bague portait bonheur, mais seulement à ses légitimes propriétaires. Pendant la minorité des héritiers, on la déposait à l'abbaye de Remenecourt. M. de Pange, seigneur lorrain, déroba sa bague au prince de Salm, un jour qu'il l'avait trouvée endormi pour avoir trop bu. Ce M. de Pange eut depuis tous les malheurs imaginables. A son retour d'Espagne, où il était allé comme ambassadeur de son maître, il trouva sa femme débauchée, sa fille enlevée, son bien disparu. Il mourut de regret, non sans avoir renvoyé au prince de Salm la fatale pierre bleue. Voyez les "Mémoires" de Basompierre et les "Historiettes" de Tallemant des Réaux. Ces légendes horribles n'étaient sans doute qu'une grille de stréte de points autour des diamants fameux. Et pourtant n'y a-t-il pas une mystique des gemmes? Michelet a écrit sur ce sujet les choses les plus ingénieuses et les plus profondes. "Toute beauté a son âme; une âme mystérieuse aux vertus profondes se cache dans le corps de la pierre précieuse, manifestée seulement par quelque scintillement fascinateur. Et cette âme mystérieuse des pierres, il est donné aux femmes de la soupçonner et à quelques voyants d'entre les hommes de l'approfondir." Le président de Thoré, fils du surintendant d'Emery, était esprit "d'une épingle jaune", dit Tallemant; évidemment une épingle avec pierre jaune. Il l'avait placée dans un écriin précieux et lui parlait tendrement comme à une femme. Un M. de Escho, père de Mme de Villars, avait pareille superstition, et lorsque le curé qui le maria lui demanda s'il n'avait jamais donné sa foi à une autre, il répondit qu'il ne l'avait jamais donnée qu'à une pierre jaune. Il s'agissait sans doute d'une topaze brisée, pierre consacrée à Jupiter. On gravait, au jour et à l'heure consacrés au dieu, le signe de Jupiter sur la pierre, qui procurait alors la réussite en toutes choses, surtout dans les carrières publiques.

Le rubis donne le courage et avertit, en changeant de couleur, de l'approche d'un danger. L'émeraude, "pierre des magies", développe l'intelligence et l'éloquence, délivre les possédés, apaise les nerfs, favorise la pudicité, comme la perle, sur qui Michelet a écrit cette phrase pleine de significations mystérieuses: "La perle n'est pas une personne, mais n'est pas une chose: il y a là une destinée". L'améthyste préserve de l'ivresse, mais attire les cauchemars. L'opale possède une chrysopease qui appartient à Marie Stuart et à Marie-Antoinette. Mais que ne puis-je saupoudrer ce feuillet de poudre d'aigremarine, qui fait paraître charmant ce qu'on voit! Vous trouveriez délicieux ce long bavardage!

Cambriolage sentimental.

"Et bien! je gagerais ce que l'on vendrait, même la plus exécrable des "discretions", s'écria la comtesse Le Hardeur avec des inflexions de défi, qu'aucune femme n'a eu et n'aura dans sa vie une aventure aussi romanesque que celle qui me valut une fois d'être appelée devant un juge d'instruction! "Nous demeurons alors, mon mari et moi, dans une de ces petites rues silencieuses, bordées de jardins et de villas, qui ont été tracées au milieu de l'ancien parc de Neuilly. Ce sont comme autant de Thébaïdes où il semble que l'on soit à des lieues et des lieues de Paris, où sa haute et incessante rumeur se fonde, se perd dans l'épais feuillage des arbres, n'est plus qu'une vague plainte de bête endormie, qu'une plainte monotone de mer calme. On s'y intéresse, on s'y accoutume à certains airs que j'ouais mêmes heures le même orgue de Barbarie, à certaines têtes de pauvres gens qui reviennent tous les jours comme à un gîte hospitalier qu'on demande quelque amorce, à des passages furtifs de couples qui se cachent, qu'attendent, on ne sait où leurs voitures, à des errants qui passent avec une hotte sur le dos, qui traînent une baguette, et dont les appels se prolongent, mettent en ce calme torpide comme des lambeaux de chanson. "Parmi eux, il y avait un gamin tout pâle, tout souffreteux qui s'appelait Tiennot et vendait de petits bouquets; il pouvait avoir treize ou quatorze ans et, malgré ce teint blême, ces maigres épaules qui pointaient sous une vieille vareuse de soldat rapatriée et raccourcie, ces souliers troués, cette voix traînante, rauque, comme imprégnée de ruses, faisait avec les mêmes laines que lui ombrailent le front, l'attache délicate de son cou, sa bouche charnue aux dents de louveteau et surtout ses yeux, ses larges yeux, comme incrustés de luisantes pépites, penser à quel modèle qui aurait posé les jeunes bergers bibliques ou les Éros extasiés par Psyché. "On eût cru qu'il ne connaissait que notre maison, qu'il s'y était attaché comme ces pauvres chiens sans maître et sans abri qui rôdent sans trêve auprès des portes où on leur jette un os à ronger, une écuelle de restes; et si nous sommes d'accord? —Oui, dit-elle... Ce qui arrive n'est pas notre faute... Nous n'y pouvons rien. Laurent eut un sourire de ornant-anté ironique. —Et toi, Michel? Ton opinion? —La tienne! fit-il nettement. —Affaire entendue! conclut Laurent. Et il fit claquer ses doigts. Dans la cour du château, Rose-Lison, suppléant Nathalie, avait repris sa place habituelle derrière le fauteuil du paralytique, qu'elle poussait doucement jusque vers les écuries et le chenil. Elle entra. Comme le froid augmentait, avec le vent aigre soufflant des montagnes où des flaque de neige s'étendaient encore, elle approcha le fauteuil du foyer et, à genoux, se mit à casser du bois et à préparer le feu. Ce fut à cette heure seulement que le comte rouvrit les yeux. Jusqu'à ce moment, il était resté évanoui. Il regarda partout autour de lui, surpris sans doute de se retrouver en son logis. Et ses yeux continuèrent d'explorer la même épouvante, la même horreur. Il vit Rose-Lison à ses pieds, s'occupant de ses soins de ménagère et cette expression fit place à une flamme de tendresse intense et désemparée. Il balbutia, usant sa vie dans

il était comme aux aguets de tout ce que je faisais, m'attendait patiemment pendant des heures, m'apportait des Haïles des roses, des œillets, des iris, mes fleurs préférées—comme l'avait-il appris?—comme triées une à une pour que j'en eusse envie.

"Il entra ainsi dans l'après-midi de notre vie. Il était quel-fois admis à la cuisine et mes gens s'amusaient à le régaler de saucerie, à le faire boire. Il parlait peu, ne racontait que des choses vagues sur sa misère, avait l'air de vouloir se sauver quand on le pressait de questions. "Des qu'il m'apercevait, dès qu'il m'entendait, sa triste face blanche s'illuminait, se métamorphosait. Ses prunelles se dilatèrent, se fixèrent sur moi, me pénétraient en quelque sorte et j'en éprouvais instinctivement comme du malaise, comme une gêne, comme une angoisse. Elles m'indiquaient, elles étaient pleines de prières, de rêves, elles couraient le long de ma robe et de mon corsage comme des mains câlines, elles m'enveloppaient comme en un réseau magnétique. Et elles me laissaient en tout l'être un tel trouble que j'en avais parfois le cauchemar. "Mon mari me dit, un jour, en riant aux éclats: —Vous ne vous imaginez jamais ce que j'ai découvert aujourd'hui... Tiennot, ma chère, est amoureux de vous... Pas plus tard qu'il y a cinq minutes, je l'ai vu, de mes yeux vu, courir de baisers la pièce de vingt sous, que vous venez de lui donner... Est-ce drôle, hein? Cherubin sur le trottoir! "Nous partions le lendemain pour Dinard, et il ne fut plus question de ma ridicule conquête dans l'agitation la fièvre de cette soi-disant vie de repos à laquelle on se condamne au bord de la mer.

"Quelques semaines après, M. Le Hardeur apprenait par une dépêche affolée du domestique à qui l'on avait donné la garde de l'hôtel et par une lettre du chef de la sûreté qui le mandait immédiatement à Paris, que des cambrioleurs probablement au courant des sites avaient dévalisé des caves au grenier notre villa, que la justice informait et qu'on croyait être déjà sur une bonne piste.

"L'inspecteur Jaume, ce prodigieux policier qui semble sorti de quelque feuilleton sensationnel, réussit, en effet, à capturer en un même coup de filet toute la bande dans une louche boutique de recéleur. "Le petit marchand de bouquets, ce gamin de Tiennot si blême, si maladif, en était, avait réussi, —qui avait par quelles intrigues?— à éveiller le coup, à y participer, à être le complice de ces misérables; mais, voleur par amour, il n'avait emporté et réclamé dans le partage du butin qu'un pastel qui me représentait en toilette de bal, mon oreiller habituel, une haupette à poudre et un vieux corset oublié au fond d'un tiroir avec des sachets d'iris...

"Le pauvre enfant! il a été enrhumé, je ne sais pour combien d'années, dans une maison de correction, et je mentirais si je disais que cela ne m'a pas fait un peu de peine, et que la vue de ce pastel qui m'a été rendu, et où si ardemment s'appuyèrent, se collèrent en des caresses folles ces lèvres de misérables, ne m'émeut pas malgré moi..." RENE MAIZERBOY.

Mort du Père André.

Ce n'est pas sans une tristesse profonde que les paroissiens de la Cathédrale St-Louis apprendront la mort du Rév. Jean Baptiste André qui, pendant bien des années, exerça son ministère en la susdite église en qualité de vicaire. Le très digne père André était natif de Pierrefort, Département de la Haute Saône, France, et habitait la Louisiane depuis quarante et un ans. Il avait été curé dans nos campagnes, y avait même fondé une paroisse et fait construire une église; mais il y avait mené une vie pénible, d'austerités et de privations, car ses moyens d'existence étaient des plus modestes. C'est donc après avoir beaucoup souffert dans les campagnes, que le Père André vint demeurer à la Cathédrale; et sa très grande bonté, sa touchante piété ne tardèrent pas à s'y faire remarquer. Les pénitents lui vinrent nombreux; la vallée de toute fête religieuse son confessionnal était entouré du matin au soir, et le ministère de Dieu après avoir rétabli le calme dans les âmes troublées, prononçait avec un doux organe les consolantes paroles: Allez en paix. Le Père André, depuis des mois, avait perdu toute force morale, toute énergie; il était devenu indifférent à tout, lui jadis gai, car il cultivait le mot pour rire et agrémentait ses causeries d'anecdotes amusantes; son rire sonnait très haut. C'est à l'Hôtel Dieu, où il était entré le Vendredi-Saint, qu'il succomba, hier soir, à cet état maladif, entouré de soins dévoués des bonnes Sœurs de Charité. Si, ce qui est possible, sa raison s'est éteinte à son heure dernière, le Divin Maître au service duquel a été consacré sa vie entière aura permis qu'il eût des visions paradisiaques, lui aura laissé entrevoir un pan de ce Ciel auquel aboutit le sentier étroit et montueux de la vertu qu'il suivit toujours loin du monde, sentier qu'il indiqua à tous ceux qui allaient lui demander les consolations de son pieux ministère en leur répétant sans cesse: "Si l'on fait toujours ce que l'on peut, tout sera correct." Les obsèques du bon et brave homme seront célébrées demain, à dix heures du matin, à la Cathédrale.

Revue des Deux Mondes.

- 13, rue de l'Université, Paris. —SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 MAI 1908. I.—Patrice, fragmens de roman par Ernest Renan. II.—Le Pédagogue, par M. Emile Ollivier, de l'Académie française. III.—Aloyse Valérian, troisième partie, par M. Edouard Rod. IV.—La Question du "Congo Belge", par M. le baron Jehan de Witte. V.—Les Salons de 1908 et la Renaissance de l'Estampe, par M. Robert de La Sizeranne. VI.—Poésies, par Sully Prudhomme. VII.—Rois en exil.—Les Bourbons émigrés (1789-1814), par M. Louis Madelin. VIII.—Revue littéraire.—Emile Gebhart, par M. René Doumic. IX.—Revue dramatique.—"Simone", à la Comédie-Française. X.—Revue étrangères.—Voltaire et Rousseau en Angleterre, par M. T. de Wyzewa. XI.—Chronique de la Quinzaine. Histoire, Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française. XII.—Bulletin Bibliographique.

WEST END.

C'est le public qui a composé le programme exécuté par l'orchestre Lombardo hier soir au West End, et les applaudissements ont été naturellement si fréquents que bruyants et prolongés. Pour ce soir un programme particulièrement attrayant est préparé. Des morceaux de musique populaires seront exécutés par l'orchestre et Kasparr Wiek se fera entendre dans deux chansons nouvelles. Enfin il y aura un numéro de vaudeville, celui de Miss

Hilda, la "Vénu" élastique qui était autrefois attaché au cirque des Frères Sells.

Il y aura foule ce soir à West End.

Accident d'automobile.

Ville d'Avray, France, 30 mai.—Mme Farley Dickenson et M. Duke, fils du président de l'Américain Tobacco Company, qui se promenaient en automobile, hier après-midi, aux environs de Ville d'Avray, ont été légèrement blessés, leur voiture ayant dérapé et s'étant renversée.

Le record de l'aviation.

Paris, 30 mai.—L'aéronaute Delagrèze a battu aujourd'hui le record de l'aviation en parcourant avec son aéroplane une distance de 15,500 mètres et en restant en l'air pendant 15 minutes et 26 secondes.

Services Religieux.

- CATHEDRALE ST-LOUIS. Chartres, pres Oratoire. Dimanches, messes à 6, 7, 8, 9 et 11 heures. STE MARIE, Archevêché. Chartres et Ursulines. Dimanches, messes à 5, 30, 7, 00 et 9, 30. Bénédiction à 5, 00 p. Le vendredi, Exposition du Très Saint Sacrement pendant la messe de 8 heures et Bénédiction après la messe de 7 heures. IMMACULEE-CONCEPTION (Jésuites), Baronne et Commune. Dimanches, messes à 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 heures. STE ANNE, St-Philippe sur Roman. Dimanches, Messes à 6 1/2, 8 et 9 1/2 heures. ST AUGUSTIN, St Claude et Bayou. Dimanches, messes à 6, 30, 8, 00 et 10, 30. ST ANTOINE DE PADOUÉ, Conti et Rempart. Dimanches, messes à 8 heures et à 10 heures. Tous les jours messe à 7 heures. Le soir, exposition du Saint-Sacrement, Chapelet, Méditation et Bénédiction. ST-PATRICK, Camp, pres Girod. Dimanches, Messes à 6 h. 30, 7 h. 8 et 10 h. ANNONCIATION, Marais et Mandeville. Dimanches, messes à 7, 8 et 9, 30 à 5 heures Rosaire et Bénédiction. STE ROSE DE LIMA, Bayou Road entre Broad et Dor genois. Messes le dimanche à 7, 8 et 10 heures. Vêpres, récitation du Chapelet et Bénédiction du Très Saint Sacrement à 4 p. m. ST VINCENT DE PAUL, Dauphine, pres Montegut. Messes le dimanche à 7, 30, 7 et 9, 30. Rosaire et Bénédiction à 4, 30 P. M. ST-THÉRESE, Camp et Erato. Dimanches, Messes à 6, 1, 30; à 8, 30 pour les enfants. Grand messe à 10 h. Bénédiction à 6 P. M. MATER DOLOROSA, Coin Cambonne et Burthe, Carrolton. Messes le dimanche à 7 et 9, 30 A. M. PREMIERE EGLISE EVANGÉLIQUE FRANÇAISE, (Presbytérienne) de la Nouvelle-Orléans. Horaire des cultes: Tous les dimanches à 3 h. P. M., dans le Temple situé à l'angle des rues Canal et Derbigny. Tous les jeudis à 7 h. P. M., chez le Pasteur. Rév. P. P. Briol, No. 1213 à venue Washington. SECOND CHURCH OF CHRIST SCIENTIST, 4408 avenue St-Charles, pres de l'avenue Napoléon. Services le dimanche matin, service à 11 heures Mercredi soir séance à 7, 45.

guet-apens c'est pour après-demain! —Dans le courant de l'après-midi. —A l'anberge de la Pomme-de-Pin! —Oui, c'est là qu'Oberstein attendra la petite comme une araignée qui a tendu sa toile et qui guette les mouches. —Jamais Rose-Lison ne consentira à monter à cette anberge. —De force, ou de bonne volonté, sûrement. Mais on emploiera la ruse. —Quelle ruse? —Sais pas. Germaine Marberoux a gardé le secret là-dessous. Mais elle m'a paru avoir une idée de derrière la tête et être sûre de réussir. —Voyez-vous un moyen d'empêcher cette infamie? —Il n'y en a qu'un... peut-être deux... —Lesquels? —Le premier, ce serait de faire arrêter Oberstein, à l'anberge, avant l'arrivée de la petite. Mais Oberstein sera sur ses gardes. On ne l'arrêtera pas. —L'autre moyen? —Parbleu, prévenir Rose-Lison de ce qu'on manigance contre elle, et ne la point quitter d'une minute, ni le jour ni la nuit... —Nous la préviendrons! dit la veuve... —Et se rapprochant du mort-vivant, dont les yeux n'avaient plus de regard. —Nous la préviendrons, mon

frère, et nous veillerons sur elle... Bassez-vous!... Le visage ne s'anima pas et les yeux restèrent mornes. C'est que, peut-être, le comte avait bien entendu... mais c'est que, peut-être, il ne croyait pas à cette promesse... —A présent, fit Trompeloup, je peux-tu m'en aller? La veuve eut un geste. Il salua, obéissant et encore orantif. Il s'éloigna. On ne le vit se redresser et reprendre sa démarche habituelle, souple et rapide, que lorsqu'il fut à une certaine distance, hors d'atteinte. Il était évident que, jusque-là, il n'avait point cru à sa mise en liberté. Alors, il se retourna, agita joyeusement sa casquette, d'un bond se jeta dans les fourrés et disparut. La veuve et ses fils regardèrent Royanmont; à ce moment on apercevait Lison qui en revenait avec le manteau de Croix-Vitré. Le soir tombait. Le vent fraîchissait, Nathalie poussa sur la route le fauteuil du paralytique. —Il va mieux rentrer, dit-elle... Lorsqu'on rencontra Rose, celle-ci étendit la fourrure sur le comte. Celui-ci paraissait dormir. Il était évanoui, privé de sentiment. C'était une émotion trop forte pour lui. Chacun s'y trompa. Rose voulut supplier Nathalie et reprendre son poste

de garde-malade en roulant le fauteuil. —Non, dit la veuve... laissez-moi jusqu'à un château. Et ils marchèrent en silence. On aurait dit un convoi funèbre. Un quart d'heure après, dans la chambre de Nathalie, un entretien avait lieu entre la mère et ses fils. Ils s'étaient réunis là sans en être convenus par avance, sans qu'un mot, pour cela, eût été échangé. Tous les trois avaient en la même pensée. —Qu'allons-nous faire d'un pareil secret? Da moment qu'ils se posaient à eux-mêmes une pareille question, alors que leur premier et impérieux devoir était d'avertir Rose du danger qui la menaçait, c'est qu'ils avaient songé, du même coup, à la possibilité de ne point l'avertir. Quel que dût être le crime, ce n'était pas eux qui l'avaient préparé, ils n'en avaient pas eu la pensée... Il est vrai qu'ils en devaient les complications en se taisant, et les artisans du forfait rêvé. Mais quoi? Avaient-ils sollicité un pareil hasard? Et ne doit-on pas s'incliner devant les manifestations de cette puissance singulière quand elle travaille pour vous? Ce fut cette réflexion qui les conduisit à se réunir. Mais quand ils se virent ainsi enfermés, s'étaient compris, ils

entrèrent un moment de frayeur, et ils s'examinèrent en silence, sans que ni l'un ni l'autre se sentit le courage d'exprimer ce qu'il rêvait. Le plus courageux—le plus criminel plutôt—ce fut Laurent, brutal comme tous jours. —Et bien, dit-il, je suppose que si nous nous sommes réunis, c'est qu'à tous les trois la même idée est venue? Ils inclinèrent la tête. Laurent reprit: —Ayons du moins le courage de dire ce que nous pensons... Pourquoi hésitez-vous, mère? Et toi, Michel? Je ne vous reconnais plus. Vous avez fait rentrer cette fille au château afin de pouvoir la surveiller plus facilement et de plus près. Le jour où elle serait devenue un danger pour nous, il aurait bien fallu chercher à supprimer ce danger. Avant que ce danger se produise, le hasard, qui nous aide, l'éloigne définitivement en supprimant celle-là de qui—seule—nous avions tout à craindre... Nous n'avons qu'à nous réjouir et à laisser faire... —Résume. —Ne rien dire à Lison... fit-il, la voix basse et rauque. Et comme s'ils venaient d'entendre une condamnation à mort, le même frisson les agita tous les trois. —Est-ce votre opinion, ma mère? Car je tiens à savoir si je ne suis pas seul de mon avis

et si nous sommes d'accord? —Ma fille... ma... fille! Elle se releva soudain et l'entoura de ses bras, le câlinant et l'embrassant. —Oh! oui, père, répétez-le encore, répétez! —Ma... Mais l'effort avait été trop grand. Il ne put redire le mot chéri. Elle ne voulut pas insister, dans la crainte de le fatiguer inutilement. —Père, écoutez-moi seulement et n'essayez pas de vous faire comprendre. Ne vous fatiguez pas en efforts... Père, vous savez mieux, n'est-ce pas? Il me semble que jour par jour je constate quelque progrès. Et si je suis sûre de ne pas me tromper... Vous m'appellez votre fille, aujourd'hui. Demain, après-demain, vous ajouterez d'autres paroles d'amour... Et ce ne seront plus seulement vos yeux qui feront deviner votre pensée... Votre pensée, vous l'exprimerez comme tout le monde... Elle vit qu'il avait l'air égaré. —Oui, oui, je comprends ce que vous voulez me dire... Vous me rappelez ce que je vous ai promis... Je vous ai promis que personne ne connaîtrait les progrès de votre santé... et que nous garderions le secret même lorsque vous serez complètement guéri... C'est votre volonté, père, et je n'ai qu'à obéir...

de pareils et aussi terribles efforts? —Ma fille... ma... fille! Elle se releva soudain et l'entoura de ses bras, le câlinant et l'embrassant. —Oh! oui, père, répétez-le encore, répétez! —Ma... Mais l'effort avait été trop grand. Il ne put redire le mot chéri. Elle ne voulut pas insister, dans la crainte de le fatiguer inutilement. —Père, écoutez-moi seulement et n'essayez pas de vous faire comprendre. Ne vous fatiguez pas en efforts... Père, vous savez mieux, n'est-ce pas? Il me semble que jour par jour je constate quelque progrès. Et si je suis sûre de ne pas me tromper... Vous m'appellez votre fille, aujourd'hui. Demain, après-demain, vous ajouterez d'autres paroles d'amour... Et ce ne seront plus seulement vos yeux qui feront deviner votre pensée... Votre pensée, vous l'exprimerez comme tout le monde... Elle vit qu'il avait l'air égaré. —Oui, oui, je comprends ce que vous voulez me dire... Vous me rappelez ce que je vous ai promis... Je vous ai promis que personne ne connaîtrait les progrès de votre santé... et que nous garderions le secret même lorsque vous serez complètement guéri... C'est votre volonté, père, et je n'ai qu'à obéir...

L'air égaré des yeux du paralytique se changea en une expression de terreur, si clairement que Lison s'arrêta, interdite. —Père! père! balbutia-t-elle, qu'avez-vous donc?... que se passe-t-il? De quel avez-vous besoin? Est-ce que vous êtes souffrant? Comment pouvait-il répondre, le malheureux, à ces questions qui se pressaient, haletantes, sur ses lèvres de Lison? Ce qu'il aurait voulu crier à cette enfant, à sa fille, c'est: —Prends garde... Un grand danger te menace... Un danger abominable, de déshonneur, de folie et de mort! Défie-toi de tout le monde... Gare-toi contre toutes les ruses... et surtout ne t'éloigne pas du château, ne t'éloigne pas de ton père... et quelque prétexte qu'on invente, ne te rends pas à l'anberge de la Pomme-de-Pin... Tout cela, les yeux le disaient, ardents, fiévreux... Mais Lison ne comprenait rien de tout cela, hélas! Le paralytique se rendait compte de cette situation vraiment tragique. Tout à l'heure, il avait entendu le récit du complet infâme ordonné contre Lison. Tout à l'heure, il avait entendu Nathalie, docoerense, lui promettre que l'on veillerait sur Lison et que Lison serait avertie d'avoir à se garder. Avertie, elle eût été sauvée.

La nuit à dimanche prochain.